

Lectures.

L'Éloquence en politique en France et en Italie de 1870 à nos jours, dir. par Fabrice d'Almeida, École française de Rome, 2001, 330 p.

Par Frédéric Attal.

Répondant à une question posée par un député à l'Assemblée nationale, s'offusquant de l'inattention des élus et du brouhaha qui régnait dans l'hémicycle, un ancien ministre de l'Éducation nationale, universitaire de formation, avait benoîtement répliqué que, lorsqu'il parlait à ses étudiants, ceux-ci avaient l'habitude de l'écouter. La sortie du ministre avait paru suffisamment maladroite pour que, selon la presse, l'actuel chef du gouvernement français mette en garde ses ministres novices contre ce genre de réparties. Le ministre n'avait évidemment pas eu le loisir de méditer sur les réflexions d'un de ses prédécesseurs, comme lui issu de l'université, qui avait également fait l'amère expérience de l'indiscipline des députés et de la grande difficulté, pour qui n'est pas habitué, à s'exprimer dans une telle enceinte. Telle est en effet la conclusion en forme de témoignage de Jean-Noël Jeanneney au colloque organisé par l'Université de Paris X Nanterre et l'École française de Rome, sous le haut patronage du conseil général des Hauts-de-Seine, et dont les actes ont récemment été publiés (Jean-Noël Jeanneney, « La nostalgie est toujours ce qu'elle était », p. 303-309). Ce manque d'habitude, cet irrespect des députés ne tiennent-ils pas à l'indifférence voire au discrédit qui frappent désormais l'éloquence en politique, au point que comme le note François Cépède, les récents ouvrages de communication politique dédaignent toute référence à l'éloquence (F. Cépède, « L'éloquence à l'heure de la communication politique », p. 283) ? On ne peut ainsi que déplorer la désaffection de l'histoire contemporaine, des sociologues et politistes à l'égard d'un objet pourtant amplement étudié par les historiens des époques antérieures. La parution de récents ouvrages et thèses (Gilles Le Béguec, Nicolas Roussellier) vient fort heureusement corriger cette déficience et permettre même une étude comparative, synthèse de recherches en cours, coordonnée par Fabrice d'Almeida. Celui-ci précise dès l'introduction l'objet de l'étude : le mot éloquence est préféré à celui de rhétorique, en raison de l'historicité qu'il suppose. Étudier l'éloquence, c'est « ne pas se limiter à une simple étude des théories de la rhétorique mais entrer dans les conditions concrètes d'exercice du magistère verbal » (F. d'Almeida, « Pour une chronologie de l'éloquence démocratique », p. 3). Étudier l'éloquence, c'est donc nécessairement être à la confluence de l'histoire politique, de l'histoire des techniques et des médias (construction de l'art oratoire, conditions de sa mise en scène et de sa diffusion), de l'histoire sociale (d'où viennent les orateurs, à quel public s'adresse-t-il), de l'histoire des émotions, des perceptions, des mœurs enfin (jeu sur les tabous et les valeurs communes dans certains discours).

A ceux qui douteraient de la pertinence d'étudier l'éloquence, il faudrait rappeler l'importance fondamentale de l'art oratoire dans les débats politiques des démocraties libérales. La délibération, l'art de convaincre, de persuader est au cœur même de la théorie libérale du politique et sont au centre de la vie politique de la Troisième République (Nicolas Roussellier). Rien de plus normal dès lors que le XIX^e siècle, mais aussi l'entre-deux-guerres soit l'ère des conférences d'éloquence parlementaire, bientôt concurrencées par les conférences d'étudiants catholiques et les cours d'orateurs des partis politiques (Gilles Le Béguec). La formation de l'homme politique passe nécessairement par ces organismes. On y apprend l'art oratoire, théorisé ou pratiqué par les Anciens (Aristote, Cicéron), et l'importance de la culture classique (Jean-Marie Guislin). La monarchie italienne doit beaucoup à l'éloquence dans la formation d'une identité nationale italienne faisant bloc autour de son roi (Catherine Brice). Sélectionner une élite, diffuser les mots d'ordre au public, délibérer, telles sont les tâches décisives attribuées à l'éloquence. Son étude peut se mener dans deux directions qui scandent le colloque de 1998. La première privilégie la dimension individuelle, le talent d'un homme dont les capacités d'éloquence sont à l'origine de sa fortune politique. C'est le cas d'un Jean Jaurès (Pierre-Eugène Muller), d'un Léon Blum, d'un Pierre Cot (Sabine Jansen) dont l'éloquence marie heureusement des talents d'avocat avec une connaissance sûre des dossiers, et en Italie, de l'historien antifasciste Gaetano Salvemini (Gaetano Quagliariello) ou du fougueux et imprévisible président de la République italienne Sandro Pertini dont la popularité tient en grande partie à son éloquence à la fois spontanée et travaillée (Stefano Caretti). La deuxième direction met en valeur les conditions politiques et sociales qui président au succès de l'éloquence. L'impact des discours de De Gaulle relève des deux directions d'étude à la fois : il y a certes le talent du général, mais l'importance de l'éloquence gaullienne tient au moins autant aux circonstances et à sa mythification opérée par la postérité qui a exagéré le nombre de ses discours (Olivier Wieviorka).

Entre 1870 et 1914, les joutes oratoires revêtent une importance d'autant plus grande que la décision politique est entre les mains de la représentation parlementaire, en France comme en Italie, comme suspendue à l'éloquence souvent brillante des élus. L'irruption des masses impose des changements. Les

critères de la bonne éloquence ne sont en effet plus les mêmes. La Grande Guerre a pu avoir son importance, lorsque les religieux participent à la violence politique, tentent de dire la mort et le deuil (Annette Becker). Mais c'est l'Italie qui annonce le changement : alors que ce pays s'apprête à entrer en guerre, l'éloquence du poète de la décadence, Gabriele d'Annunzio empreinte de symbolisme, de dynamisme, d'exaltation sensuelle et de mouvements corporels, supprime le classicisme rationnel de Giosuè Carducci, poète de l'Unité (Alceo Riosa). Elle annonce désormais l'importance du paraître, du rapport à la foule, de la gestuelle que les dictateurs fascistes ont soigneusement travaillés. Apparaît alors une « nouvelle rhétorique de l'instinct » (F. d'Almeida, p. 10). La mise en scène de l'éloquence et le rôle de plus en plus important donné à l'image n'est pas absente des autres formations politiques (Gilles Morin et Danielle Tartakowsky sur les congrès socialistes et communistes) : étape cruciale qui permet de comprendre les transformations de l'après Seconde Guerre mondiale. Les conférences traditionnelles déclinent, à l'image de la conférence Olivaint (David Colon). On prête désormais une attention soutenue aux nouvelles techniques d'importation américaine, on parle même de « marketing » politique, comme chez les jeunes républicains indépendants ou leurs homologues gaullistes de l'UJP (François Audigier). Le passage à l'image dans les années cinquante qu'étudie Christian Delporte à travers les exemples de Guy Mollet ou de De Gaulle transforme considérablement les données de l'éloquence. La médiatisation de l'éloquence conduit même à une rupture selon Fabrice d'Almeida que révèle l'étude de la réception du discours : le respect dû à l'orateur, le caractère somme toute policé des joutes oratoires fait place à l'interjection, l'interruption contestatrice voire l'anathème. Il faut désormais « marquer » l'image (télévisuelle) et les formes traditionnelles de l'éloquence n'y sont semble-t-il plus adaptées. Fin de l'éloquence ? La nostalgie que revendique Jean-Noël Jeanneney d'un temps où les secrétaires de séance pouvaient sans la moindre erreur scrupuleusement retranscrire une citation en grec ancien d'un talentueux orateur ne fait qu'exprimer dans le cadre d'un colloque scientifique le regret ressenti, au lendemain de la dernière élection présidentielle, que le dédain observé à l'égard de l'éloquence et le manque de préparation des hommes politiques d'envergure avaient en fin de compte laissé le champ libre à la démagogie d'un des rares orateurs talentueux du monde politique français. Il se murmurait même à gauche, chez ses admirateurs comme chez ses adversaires, que la perte de l'éloquence d'un François Mitterrand se faisait cruellement sentir.

Pour citer ce compte-rendu :

L'Éloquence en politique en France et en Italie de 1870 à nos jours, dir. par Fabrice d'Almeida, École française de Rome, 2001, 330 p, compte-rendu par Frédéric Attal, *Parlement(s). Histoire et politique*, n°0, « Faut-il tourner le dos à la politique ? », 2003, [en ligne] : http://parlements.org/parlements/num0_14_CR_Almeida.pdf, (page mise en ligne le 13/09/06, consultée le --/--/--).